



HAL
open science

La “philosophie” en trompe-l’œil

Bernard Jolibert

► **To cite this version:**

Bernard Jolibert. La “philosophie” en trompe-l’œil. Enseignement Philosophique, 2017, 4. hal-02482902

HAL Id: hal-02482902

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02482902>

Submitted on 18 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA « PHILOSOPHIE » EN TROMPE L'OEIL

Bernard JOLIBERT¹

Résumé

Les confusions sont désormais courantes entre la littératures d'idées, les représentations du monde, les théories scientifiques, les sagesses diverses, les modèles éthiques, les religions, les thérapies comportementales, etc. et la philosophie. Chacun se réclame de cette dernière qui semble désormais partout, au risque de ne plus être nulle part. La tentation est grande en effet de voir celui qui s'efforce de réfléchir de manière critique se transformer en « *philosophe de service* », c'est-à-dire en une sorte de « *préposé bavard aux idées* », à la fois propre à tout et bon à rien, qui finit par « *troquer son âme contre une monnaie de singe* » comme l'écrit Raphaël Enthoven.

Il est urgent de se demander en quoi consiste cette invasion de la philosophie qui va des cafés aux séminaires d'entreprise. Ne reposerait-elle pas sur un malentendu ? À force d'être présente sur tous les fronts, il se pourrait que la réflexion philosophique perde de sa rigueur. Le danger principal qu'elle court est alors de ne plus être ni réflexive, ni critique, ni rationnelle, principalement dans les lieux où on proclame à grands cris la bienfaisance de sa présence universalisante. On est en tout cas en droit de se demander si ce qui apparaît aujourd'hui comme une sorte de sophistique médiatique peut être confondu avec la réflexion critique caractéristique de l'activité philosophique, Si tel était le cas, on pourrait alors parler à bon droit d'imposture philosophique généralisée.

« *Nuits de la philosophie* » à l'ENS de Paris, « *Festival philosophique* » de Saint-Émilion, « *Rencontres philosophiques de Londres* », « *Semaines européennes de la philosophie* » de Lille ou de l'Institut français de Berlin, « *Pop philosophie* » de Marseille, échanges « *Cité philo* » du Nord, « *Universités populaires* » en renouveau avec le succès de Michel Onfray à Caen, « *Nuit des Idées* » de Bordeaux, une animation fébrile semble montrer que la philosophie est à la fête sur le forum en ce début de XXI^e siècle. Quelques chiffres éditoriaux pris au hasard paraissent confirmer cet engouement. L'ouvrage de Christian Godin, *La Philosophie pour les nuls* dont le contenu est loin d'être méprisable a été vendu à plus de 100.000 exemplaires, *Le Monde de Sophie* de Jostein Gaarder, traduit dans de nombreuses langues, a eu des tirages plus importants encore, *Le Petit Traité de grandes vertus* d'André Comte-Sponville est un véritable succès d'édition, la revue *Philosophie Magazine*, tire à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Il n'est pas de semaine ou le journal *Le Monde* ne réactualise le feuillet heideggérien et ne pose la délicate question : Le nazisme est-il soluble dans l'Être, ou n'est-ce pas finalement le contraire ?

Toute cette activité, qui a le mérite de tenter de faire connaître au grand public l'histoire des idées et des doctrines, y compris les doctrines contemporaines, pourrait laisser croire que la réflexion philosophique est enfin sortie des l'amphithéâtres de l'Université ou de la didactique ronronnante des classes de lycée pour toucher enfin le grand public. Ne se fait-elle pas entendre désormais dans les grandes entreprises, les banques, les hôpitaux, et autres lieux divers où l'urgence est de « *donner du sens* » là où on semble en manquer et où « *échanger des idées* » paraît une gageure comme en politique ? Les écoles de commerce et les instituts de technologie, jadis méfiants à l'égard de cette forme de pensée nécessairement abstraite, critique et désintéressée, c'est-à-dire « *déconnectée du réel* », pour reprendre l'image éculée, se mettent à réclamer une formation philosophique pour leurs étudiants en manque de « *remue méninges* ». On voit même dans le monde du soin des « *philosophes* » proposer leur éclairage dans le cadre de « *coachings* » personnalisés, répondant, à une demande croissante de thérapie individuelle ou collective.

¹ Publié sous le titre : « *La philosophie en trompe l'œil* », in *L'enseignement philosophique*, n° 4, juin-août 2017, p. 49-62.

L'héroïsme solitaire de « Cripure », personnage du *Sang noir* de Louis Guilloux (1935), n'est plus qu'un souvenir à jeter aux oubliettes d'un passéisme anarchisant. Le philosophe n'est plus le mouton noir du troupeau, celui qui « vend la mèche » (Merleau-Ponty, 1960) ou l'« imbécile heureux » qui, la tête dans les étoiles, trébuche dans le puits qui est sur son chemin à la grande joie des servantes de Thrace (Platon, 1950), il est désormais invité à se produire en vedette à la tribune. Son avis semble recherché et écouté. Est-il entendu ? C'est une autre affaire. Loin d'être chahuté par ses élèves, honni par des parents qui voyaient il n'y a pas si longtemps en lui un dangereux agitateur ou un idéologue chargé d'exciter les velléités de révolte de la jeunesse, on le fête désormais, on l'invite, on loue ses fulgurances sur le plateau de télévision. Chacun paraît souhaiter qu'il s'empare de son objet d'étude pour en faire la référence privilégiée de pratiques personnelles ou sociales salvatrices. L'école primaire (maternelle comprise) en fait les choux gras de son désir d'innovation. Les enfants ne sont-ils pas tous « génétiquement philosophes » (Lévine, 2014) ? La philosophie s'en trouve comme chosifiée en sagesse à portée de main. Elle finit par exister quelque part toute constituée et le philosophe devrait simplement aider le néophyte en manque de certitude à s'en emparer. Tel le prêtre qui s'avance vers l'autel et touche au mystère, le philosophe serait le nouvel intercesseur entre le commun des mortels et la sagesse véritable. Aussi, en tout lieu, se presse-t-on pour écouter les philosophes « penser le monde », « donner du sens aux choses », « interpréter le réel », « décrypter les mystères du temps ». Les plus prudents prodiguent de vagues conseils plus ou moins éclairés sur la manière « de vivre en gérant son stress ou de surmonter les conflits » ; les petits malins indiquent fièrement comment « conduire la Cité » à des politiques en mal de consistance idéologique. Quant aux plus téméraires, ils aident le commun des mortels à « saisir dans son intégralité l'essence même de l'Être ».

La Presse étonnée – quotidiens, hebdomadaires et mensuels confondus – parle alors « d'envahissement de l'espace public » par la philosophie, d'« explosion philosophique ». Et les journalistes de s'interroger pour savoir s'il s'agit d'une tocade passagère ou de la montée en puissance d'une « véritable lame de fond » intellectuelle répondant au soudain malaise existentiel d'une société « en mal de spiritualité ». Ce questionnement, pour pertinent qu'il paraisse, témoigne d'une attente urgente de réponse qui n'a pas grand-chose à voir avec la lenteur et la patience de la philosophie.

Avant même de se poser ce genre de questions, il faudrait en effet se demander si c'est bien de philosophie qu'il s'agit dans tout ce déploiement médiatique qui s'en réclame. Les confusions sont courantes entre idéologies, littératures d'idées, représentations du monde (Jolibert, 2013), sciences, sagesse morales, religions, thérapies, etc. et philosophie. C'est même un des soucis majeurs du philosophe que de tenter de distinguer le plus nettement possible ces diverses approches de la réalité ou les divers domaines qui permettent de se la représenter, souci dont témoigne par exemple Bertrand Russell dans *Science et religion* (Russell, 1971). Quant à savoir si les propos de ceux que l'histoire a reconnus comme philosophes sont lus et entendus, c'est une tout autre question qu'il serait urgent de se poser.

Le risque est grand en effet de voir le penseur critique se transformer en « philosophe de service », c'est-à-dire en une sorte de « préposé aux idées », à la fois propre à tout et bon à rien, qui finit par « troquer son âme contre une monnaie de singe » (Enthoven, 2011). Parallèlement à cette interrogation sur la valeur et la permanence possible de cette invasion inattendue de l'espace public par ce qu'on appelle peut être abusivement « philosophie », il est donc urgent de se demander si cette invasion ne repose pas sur un malentendu. À force d'être présente sur tous les fronts, il se peut que la réflexion philosophique perde de sa rigueur et finisse par sombrer dans l'insignifiance. Le danger principal qu'elle court est alors de ne plus être ni réflexive, ni critique, ni rationnelle principalement dans les lieux où on proclame à grands cris la bienfaisance de sa présence universalisante. On est en tout cas en droit de se

demander si ce qui apparaît massivement aujourd’hui comme une sorte de sophistique médiatique peut être confondu sans dommage avec la réflexion critique caractéristique de l’activité philosophique, telle du moins qu’on a coutume de l’entendre dans la tradition occidentale. Si tel est le cas, on peut alors à bon droit parler d’imposture philosophique.

.
. .

I. UN ENGOUEMENT APPARENT.

Tout en se réjouissant à juste titre que la philosophie puisse s’exercer ailleurs que dans les salles de cours, Christian Godin, l’auteur de *Philosophie pour les nuls*, s’inquiète lui-même d’une vulgarisation hâtive qui pourrait bien ressembler à un leurre. Une chose est de fournir utilement les résumés rapides de doctrines philosophiques à des lecteurs pressés ; une autre est de prendre le temps de réfléchir au plus près à un problème existentiel particulier en compagnie d’ouvrages de philosophie.

De fait, lors de nombre de rencontres baptisées abusivement philosophiques, le bavardage tient lieu d’analyse conceptuelle ; on remonte rarement des questions banales, somme toute « normales » (où commencer en effet sinon dans les ambiguïtés et les contradictions de l’existence quotidienne jugée à l’aune de l’opinion ordinaire ?) à des problèmes rigoureusement formulés. L’épistémologie – d’apparence parfois rébarbative il est vrai – est ignorée ; l’éthique se réduit, au mieux à des recettes morales approximatives, au pire à de la manipulation mentale ; les auteurs dits « *de référence* » relèvent plus de la mode que de l’histoire des idées (le *dernier disant* n’a-t-il pas toujours raison ?) ; le travail indispensable sur l’œuvre philosophique est oubliée au profit de l’anecdote ou du résumé proposé par des conférenciers, fort honorables au demeurant, mais dont la pose de rebelle autoproclamé cache le plus souvent l’adhésion discrète aux normes dominantes. La démarche, loin de remonter réflexivement vers les fondements critiques, colle à l’opinion la plus courante. Au final, le débat se déroule suivant deux modèles. Soit on place face à face une opinion en vogue et le point de vue contraire, toute autant en faveur auprès de l’autre partie du public et la vaine polémique tient lieu d’échange. On se quitte alors plus ennemis que jamais. Soit on glisse vers une sorte de relativisme confus qui tient lieu de synthèse critique. Un ronronnement digestif permet alors d’installer chacun dans une bonne conscience repue.

Une autre cause de méfiance s’installe lorsqu’on constate que, chez les libraires les plus fournis en livres, le rayon philosophie, à force de juxtapositions hasardeuses, finit par s’amalgamer à celui touchant aux sagesse orientales, au bien être psychologique, au développement personnel, à la thérapie naturelle, aux diverses religions qui font un retour en grâce remarqué. Socrate et Salomé, placés alphabétiquement côte à côte, semblent alors nous proposer des recettes pratiques de même niveau d’analyse. Bouddha, Montaigne et Zarathoustra s’avancent main dans la main pour nous conduire sur les « *chemins de la sagesse* ». Sous prétexte d’une redécouverte aussi soudaine qu’ingénue du fait que les morales antiques visaient au bonheur, les ouvrages d’éthique trônent au rayon « *bien être* » à côté des dernières élucubrations de gourous à la mode sur la « *plénitude intérieure* » ou « *les conditions de l’épanouissement* ». Ce faisant, on oublie un peu vite que la philosophie invite à s’interroger sur ce que peut bien signifier pour nous le « *désir d’être heureux et de le rester* », comme le demande explicitement Sigmund Freud au début *Malaise dans la civilisation*, et non de fournir un « *kit de béatitude garantie* », du genre stage de remise en forme psychosomatique avec extase assurée.

Il est clair que, suivant ce dernier genre de pratique, ce que l'on dénomme improprement philosophie ne manifeste plus d'exigence conceptuelle singulière. La pensée entre dans l'ère du divertissement, de la thérapie facile ou de l'enfermement sectaire. Comment alors distinguer l'illusionniste du philosophe ? Le paraître l'emporte sur l'être. Le médocastre singe le médecin, le sophiste aux recettes miracles se fait passer pour sage. Sous couvert d'un vague badigeon pseudo historique, le sycophante tient lieu de moraliste et le gourou manipulateur hésite entre pédagogie sensorielle et prophétie mystique.

D'autres, plus tournés vers la dimension sociologique, se mettent au service d'une cause, bonne ou mauvaise qu'importe, oubliant que la philosophie, y compris la philosophie politique, commence par être une instance critique vis-à-vis d'elle-même et qu'elle ne « sert » personne sinon la vérité, autrement dit « à rien » de véritablement dogmatique dans les luttes pour un pouvoir dont elle se méfie par essence quand bien même, en tant qu'homme, le philosophe accepterait d'y participer en s'y engageant.

Pour les plus médiatiques de ceux qui posent au philosophes, on n'est même plus dans l'idéologie, là où il s'agit de justifier une orientation intellectuelle particulière ; on se fabrique une image de philosophe et on s'efforce d'en asseoir la pertinence par des gestes et des propos hautement symboliques : un semblant d'indignation tient lieu de révolte, une apparence de profondeur remplace l'inquiétude salutaire, un regard inquisiteur tient lieu de profondeur. Les exemples ne manquent pas. Un sac de riz négligemment jeté sur l'épaule singe une maïeutique sociale extatique, une chemise immaculée savamment ouverte sur une poitrine offerte fait office de drapeau libéral et christique à la fois. « *L'amour de la sagesse est-il soluble dans le souci de plaire ?* » se demande justement Raphaël Enthoven (Enthoven, 2011, p. 20). La distance ironique des cyniques est très loin lorsque le souci de l'universel se perd dans le narcissisme inconsistant ou l'illuminisme politique. La dissidence ou l'engagement ne sont plus alors qu'affectations rhétoriques visant à installer insidieusement un nouveau « *politiquement correct* », « *gauchisant ou droitisant* » qu'importe du moment qu'il suit la mode ou les préférences affectives de l'assistance. La pose et l'image deviennent le dernier mot de la pensée réfléchie.

Il est manifeste que, dans ces divers cas, l'engouement pour la philosophie est destiné à rester superficiel et passager, autant chez le soi-disant philosophe que chez le spectateur émerveillé. Car on se trouve ici au spectacle, bien loin de l'exigence « *réflexive et critique* » dont parle Husserl dans *la Crise de l'humanité européenne et la philosophie* (1935). Dans ce que l'on nous présente improprement comme philosophie, la pensée « *se dilue* » dans l'insignifiance, comme le dit très bien Jean-François Mattéi dans *l'Homme indigné* (2012) à propos de la mode nouvelle qui consiste à s'offusquer aujourd'hui au fil des « *prescriptions politico-médiatiques* » qui tiennent lieu de journaux d'information.

Pourtant, si on veut bien accepter d'y réfléchir un instant on doit reconnaître que cette indignation dont chacun, à gauche comme à droite, reprend à Stéphane Hessel le modèle d'exigence vertueuse, ne devient une vertu qu'à la condition d'être réfléchie et fondée dans la justesse des valeurs qu'elle permet de défendre. Ce n'est pas le sentiment d'indignation qui possède une valeur en soi. Il ne vaut que par rapport à ce pour quoi on s'indigne. Autrement, il peut se mettre au service des pires causes. On peut imaginer un antisémite « *indigné* » de voir Pierre Mendès France choisi comme Président du Conseil. La droite française s'« *indigna* » de voir Léon Blum à la tête du gouvernement de la République. À y regarder de plus près, ce n'est pas l'indignation qui vaut par elle-même, mais la non-valeur ou l'anti-valeur contre lesquelles on s'insurge. Laquelle n'est concevable qu'au nom d'une valeur supérieure. Comme dans la « *sainte colère* », dans le cas de l'indignation, ce n'est pas colère qui sanctifie la cause mais, à l'inverse, la cause juste qui justifie la colère. L'indignation devient pourtant le sentiment à la mode, comme, en d'autres temps l'« *engagement* », cher aux existentialistes. On oublie que Hitler, Mussolini, Goebbels, Franco, Pinochet, Staline, Pol

Pot – la litanie des tyrans qui ont marqué l’Histoire est interminable – furent des hommes politiquement « engagés », avec autant de sens de l’indignation que ceux qui s’opposaient à leurs visées totalitaires au nom d’une conception démocratique de la société. Le fait de s’indigner n’est pas le critère certain que les valeurs que l’on défend sont celles qui le méritent. Les tyrans les plus sanguinaires sont capables d’indignation et d’engagement, comme tout un chacun.

La méfiance envers cet engouement pour ce qui semble présenter un caractère philosophique ou pour ce qui se donne comme approche philosophique du réel n’est pas nouvelle. Il n’y a pas si longtemps, Jacques Bouveresse s’était inquiété de cette « *demande philosophique* », aussi soudaine qu’imprécise, regrettant, à la manière de Socrate, que l’on ne commence pas par s’interroger sur le sens du mot « *penser* », préalable indispensable à la prétention de *penser* le monde, ou sur ce que pourrait être le *Bien*, avant de prétendre donner des conseils avisés sur l’art de *bien* vivre. Son ouvrage sur la *Demande philosophique* (1996) voyait dans cet attrait confus l’expression de motivations suspectes et finalement très peu philosophiques. Le philosophe n’est ni un prêtre, ni un psychanalyste, encore moins un prophète ; c’en est même l’exact opposé. Loin de rassurer, il questionne et ce questionnement inquiète. Socrate aimait se comparer à une torpille qui arrête dans son élan celui qui baigne dans les certitudes les mieux établies. Il y a supercherie manifeste à prétendre se faire passer pour ce qu’on n’est pas. Répondre à la demande de l’opinion ou tenter d’en suivre l’attente moyenne, relayer par les médias ce que la majorité croit important, se placer à la traîne de mode intellectuelle comme le font les démagogues, tout cela est utile certes à qui veut se faire une « *place au soleil* », comme on dit. Ce n’est cependant pas là philosopher, autrement tenter de séparer le vrai de l’illusion, c’est adopter l’attitude exactement inverse, coller à la banalité du jour afin d’en justifier tant bien que mal les impensés radicaux. C’est endormir les consciences au lieu de les éveiller. Et lorsque l’opinion est en elle-même contradictoire, ce qui est le plus souvent le cas, il ne suffit pas d’en baptiser « dialogiques », ou mieux encore « dialectiques », les contorsions pour la voir devenir aussitôt, comme par miracle, « philosophique ». Peut-être vaudrait-il mieux revenir à Platon ou Hegel.

II. UNE DÉSAFFECTION RÉELLE.

Plusieurs phénomènes devraient nous alerter : si la demande philosophique explose en dehors de l’école, il n’en va pas de même en son sein. Les toutes récentes ESPE (ex. IUFM) voient, dans la ligne de Jean Piaget et de Pierre Bourdieu, la réflexion philosophique comme une « *masturbation intellectuelle* » (Bourdieu, 1984) qui ne peut que freiner l’expansion des nouvelles sciences de l’homme, disciplines autrement « *sérieuses et objectives* ». La contradiction entre demande publique en expansion et raréfaction des enseignements universitaires est patente. Alors que le grand public semble vouloir s’emparer de la philosophie au quotidien et la voir entrer partout, le nombre des étudiants inscrits dans les universités dans les sections où elle est enseignée est en constante diminution. Il est alors clair que l’apparente « *effervescence philosophico-médiatique* » masque une réalité beaucoup plus inquiétante : les étudiants désertent les études philosophiques (ce qui en soi n’est pas très grave, sauf peut-être pour les départements universitaires de philosophie et pour le nombre des postes de professeurs de la discipline). Quant à la part de l’enseignement philosophique dans les lycées, classes préparatoires comprises, il relève de plus en plus du saupoudrage.

Il y a bien plus grave encore : les livres importants qui marquent l’histoire de la pensée philosophique – ouvrages sans l’étude desquels l’approche de cette discipline reste superficielle – sont de plus en plus ignorés. Les maisons d’édition européennes spécialisées ferment progressivement leurs départements de philosophie. En France, Klincksieck n’existe quasiment plus. Les PUF rencontrent des difficultés sérieuses. Vrin ne publie plus qu’au

compte goutte. Les subventions destinées à éditer les œuvres majeures, économiquement peu rentables, se font de plus en plus rares. Certes, quelques lecteurs se ruent sur les derniers Michel Onfray, Bernard-Henri Lévy, André Comte-Sponville, Alain Finkielkraut ou Pascal Bruckner. Mais il faut bien mesurer que cet engouement reste l'arbre surmédiatisé qui cache une forêt en déshérence. Qui lit encore Platon, Aristote, Descartes, Kant, Hegel, Marx ou Husserl ? Les présentations livresques « *chaudes et proliférantes* » du savoir, pour reprendre la classification de Jean-Claude Milner, séduisent plus aisément un public fasciné par l'image et l'immédiateté que les réflexions « *froides et rares* » dont fait partie la véritable recherche réflexive et critique (Milner, 1984).

On semble pourtant l'oublier, mais la pensée ne se forme et ne s'accomplit que par la confrontation directe de chaque conscience avec les œuvres fondatrices, que ce soit pour en assimiler le contenu, comme l'ont fait saint Augustin avec Platon ou saint Thomas avec Aristote ou, au contraire, pour en rejeter l'enseignement de manière non moins radicale à la manière de Descartes vis-à-vis de la tradition scholastique, Kant avec l'idéalisme classique ou Nietzsche avec l'ensemble des *Idoles* du passé. Dans tous les cas, on ne rejette sciemment que ce que l'on connaît. Ce principe essentiel vaut en philosophie comme ailleurs. Dans les sciences mêmes, l'ignorance du passé théorique de la discipline pratiquée entraîne la production de savants incultes, tout jutes bons à répondre en aveugles à des demandes techniques sans finalité réfléchie.

Il ne s'agit pas de dire ici que les commentateurs ne valent rien, que les professeurs sont inutiles, que les ouvrages des penseurs contemporains sont dénués d'intérêt. Ils peuvent aider à défricher une problématique obscure, à surmonter des difficultés de vocabulaire, à aider au rapprochement entre une situation existentielle ancienne et celle que nous croyons moderne. En aucun cas ils ne sauraient se substituer à l'étude des ouvrages fondateurs de la pensée critique. Tous les penseurs ne sont pas philosophes. Tout soi-disant philosophe, en revanche, se doit de faire l'effort de penser.

On ne fait pas l'économie de la lecture des *Méditations métaphysiques* si on veut approcher la pensée de Descartes. Cette lecture essentielle vaut pour l'appréhension de l'histoire de la pensée tout court. Descartes nous rappelle même dans sa *Lettre préface* qu'il convient, pour peu qu'on souhaite le comprendre, lire ses ouvrages plusieurs fois, les « méditer » au sens propre. Si on veut essayer de saisir en quoi elle nous « importe », une œuvre philosophique « se fréquente » directement et assidûment. Ferdinand Alquie, Martial Guérault, Michel Beysade, commentateurs éclairants, proposent de Descartes des approches originales et parfois divergentes. Si subtiles soient-elles, elles ne sauraient remplacer une lecture de l'œuvre. Eux-mêmes n'ont-ils pas cessé de s'en nourrir ? Quant aux commentaires de seconde ou de troisième main, ils figent la pensée dans des stéréotypes et des fausses certitudes au lieu de la stimuler. Lorsqu'on lit les *Méditations cartésiennes* de Husserl, on se rend compte à quel point leur auteur connaissait les *Méditations métaphysiques* de Descartes, les avait fréquentées, s'en était imprégné, avant de s'en démarquer (Mehl, 2014).

En dépit d'une illusion tenace, les professeurs de philosophie sont rarement des philosophes même si certains s'efforcent de le devenir. N'est pas Alain qui veut. Au pire, en se faisant passer pour ce qu'ils ne sont pas, ils risquent d'éloigner leurs élèves des textes fondateurs au lieu de les en rapprocher. Au mieux, ils peuvent seulement les aider à entrer dans des œuvres souvent complexes et à éviter les interprétations manifestement erronées. Ce sont des « accompagnateurs ». Il reste que c'est en se « *coltinant directement avec les œuvres des philosophes* », que l'élève – grand ou petit, jeune ou vieux, généré ou non – se forme à la philosophie, non en lisant quelque résumé qui n'est souvent que le sous-produit prédigérée d'une interprétation critique mille fois remâchée. Dina Dreyfus, inspectrice générale de philosophie à l'époque où j'étais étudiant, alors que je lui demandais, pris par l'urgence des programmes des concours, quel commentateur il convenait de lire pour aborder au plus vite et

au plus juste la pensée d'Aristote, me répondit par une question toute socratique : « Et pourquoi pas Aristote ? »

Contrairement à ce que pensent hâtivement les fabricants de « *prêt à penser* » ou les étudiants pressés de poser au philosophe, l'activité philosophique suppose du temps, de la patience, de fréquentes reprises des textes, c'est-à-dire une réflexion longuement mûrie qui va à l'encontre des pratiques instantanées d'un monde de plus en plus pris par l'urgence. On pourrait dire de la philosophie ce que Mallarmé disait de l'écriture à propos de Villiers de l'Isle-Adam, que c'est une « *ancienne et très vague mais jalouse pratique dont gît le sens au mystère du cœur. Qui l'accomplit, intégralement, se retranche* » (Mallarmé, 1945, p. 481).

Qu'en est-il alors du sacro-saint « *dialogue* » aux vertus innombrables ? L'échange d'idées, l'art de la conversation ne sont-ils pas à la naissance même de la philosophie ? La pensée solidaire n'est-elle pas la véritable pensée ? L'œuvre dialogique de Platon rejoint l'histoire de la démocratie décrite par Jean-Pierre Vernant dans *Mythe et pensée chez les Grecs*. Un célèbre tableau de Raphaël (1483-1520) nous présente *L'Ecole d'Athènes* comme un lieu de débat, de controverse. Il se peint lui-même s'entretenant en compagnie de Zoroastre, Ptolémée et Sodoma. L'« *Idee* » semble naître de l'échange, de la discussion, voire de la polémique et non de la réflexion solitaire.

Sans doute l'échange intellectuel fait-il partie des conditions d'apparition de la réflexion philosophique. Mais ni plus ni moins que le langage ou l'idée de rationalité universelle radicalement égalitaire. Surtout, même envisagé oralement à la manière des écoles de l'Antiquité, un dialogue philosophique ne se conduit et ne se construit que loin de la foule, en petit nombre, quasiment en tête à tête. Le *Lycée* d'Aristote, l'*Académie* de Platon, le *Jardin* d'Épicure, le *Portique* stoïcien n'ont rien à voir avec les bavardages de l'Agora, quand bien même leur objet porterait sur des questions politiques, morales, économiques ou juridiques. Le temps de la philosophie n'est pas celui de l'urgence, ni celui de la volonté de briller, son but n'est pas la victoire dans le combat « *de bouche* » ou la prise de décision immédiate mais la conscience du vrai. Par suite, la relation dialogique « *autour d'une idée* » n'a que peu de chose à voir avec la discussion telle qu'on la conçoit afin de séduire le plus grand nombre d'auditeurs ou d'emporter l'adhésion en ayant le « *dernier mot* ». Le dialogue où il s'agit d'écouter et de comprendre l'argumentation de l'autre n'a rien de commun avec la rhétorique de combat, ni même avec l'« *art de la conversation* » brillante et mondaine, telle que le siècle des Lumières l'a pratiquée dans les salons.

Quant à « *la situation pédagogique de la classe* », comprenant une quarantaine de personnes, elle est manifestement trop nombreuse pour permettre un échange véritablement philosophique. Au mieux, en proposant une approche paradoxale d'une question, un professeur invite-il chacun à opérer ce retour sur soi salutaire qui marque le début de la pensée réfléchie. « *Magistral* » dans son enseignement ou adepte du « *dialogue* », il favorise la réflexion critique en soulevant des thèses qui ne cadrent pas avec l'opinion courante ; en aucun cas il ne se substitue au déploiement intime de la pensée que doit mener l'élève par lui-même. Le risque restant, avec la meilleure intention facilitatrice du monde, de transformer sa classe en lieu de bavardage ou, à l'inverse, son cours en une vague histoire de doctrines qui se succèdent dans un ordre apparemment nécessaire. L'inconsistance brillante mais verbeuse ou l'historicisme chronologique tiennent alors lieu d'exigence illusoire de rigueur réfléchie. Plus qu'au nombre, la difficulté tient peut-être d'abord au rapport au temps qu'implique cette attente de rigueur. Ce que chacun semble attendre désormais, c'est une réponse immédiate, complète, simple, précise, rassurante et définitive aux questions qu'on se pose. Quel que soit le domaine questionné, le « *philosophe* » se doit d'intervenir sur le champ, globalement et définitivement. Les progrès de la technique nous ont habitué à cette immédiateté omnisciente. L'expression « *en temps réel* », n'est-elle pas celle qui permet à toute nouvelle invention, même la plus sottise, d'emporter l'adhésion ?

Or, la philosophie, par souci de radicalité, s'attaque à des questions qui ne sont ni immédiates, ni globales, ni définitives. Sans cesse repris, existentiellement délicats, les problèmes qu'elle soulève sont loin de l'évidence immédiate. Elle n'appelle pas, dans le champ où elle opère, des réponses aussi rapides et apparemment définitives que dans les domaines politiques ou techniques. Tout y est médiat, incomplet, complexe et finalement peu rassurant. Là où le théologien pose la question de l'existence ou de la non existence de Dieu, le philosophe s'interroge sur le sens de l'infini à la manière de Spinoza ou sur la racine de l'inquiétude qui correspond au désir de sa présence comme Freud. L'évidence cartésienne elle-même n'est un « *donné immédiat* » qu'à la fin de la recherche anxieuse et du doute méthodique, une fois que tout semble avoir été examiné dans le détail. Comment comprendre cette contradiction manifeste entre l'importance de l'attente sociale d'éclaircissements philosophiques et la fragilité des exigences et des contenus qu'on lui propose en retour ? Tant d'omniprésence de la part de philosophes autoproclamés ne serait-elle pas philosophiquement suspecte ? Ne risque-t-on pas de confondre ce qui n'est que « *bavardage inconsistant* », baptisé *philosophie* pour les besoins de la cause, avec l'exigence de rigueur critique et de réflexion objective qui est sensée habiter toute entreprise qui se veut philosophique ?

Il est fort possible que l'engouement actuel pour la philosophie ne repose sur un malentendu. Ce qui semble aujourd'hui se vendre sous l'étiquette « *philosophie* » relève plus d'une sorte de « *prêt à penser intellectuel* » et de « *recettes éthico-pratiques* » au point de vue moral, sans véritable analyse conceptuelle au point de vue de la connaissance. L'activité philosophique s'apparente alors de plus en plus à un long « *stage thérapeutique de remise en forme personnelle* » ou à un cours de « *rhétorique implacable pour séducteur omniscient* ». Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de « *recadrage idéologique* » ou de « *maîtrise du discours* », non d'invitation à poser et à analyser conceptuellement une difficulté délicate à problématiser. Il ne suffit pas de faire deux ou trois références à des philosophes antiques (présocratiques si possible) ou de truffier son conseil en « *développement personnel* » de quelques citations allemandes pour philosopher.

Il y a loin de l'apparence à la réalité. Le discours philosophique en trompe l'œil donne à son auteur une posture de moraliste révolté, de démocrate indigné ou de penseur engagé. On ne vise pas au vrai mais à la popularité. Il ne s'agit pas d'expliquer – ce serait trop long et l'éternelle objection, secrètement élitiste sous un jour démagogique, ne manque jamais de resurgir : le public ne comprendrait pas, habitué qu'il est à la pensée en zapping et au dialogue réduit – mais de séduire au plus vite le plus grand nombre.

III. LE VRAI, LE VRAISSEMBLABLE ET L'UTILE.

On objectera qu'en agissant ainsi les philosophes participent d'une désacralisation salutaire de textes jusque là réservés à un petit groupe de privilégiés. Ils accomplissent ainsi le vœu de Diderot qui voulait que les idées sortent des cercles d'initiés qui constituent leur vivier habituel pour toucher l'ensemble du peuple. En adaptant leur discours au monde comme il va, ils offrent au public la possibilité d'approcher des auteurs et des œuvres qui, autrement, tomberaient dans l'oubli. Ils rendent la philosophie populaire. Au dire de nombre de vulgarisateurs, et contrairement à ce que croit Julien Benda, le savant, le « *clerc* » ne trahit pas sa « *classe* » en vulgarisant son savoir et en se frottant au monde. Bien au contraire, il en mesure la pertinence et la portée. Pourquoi le public n'en tirerait-il pas profit ? La vulgarisation ne correspond-t-elle pas de plus à son attente de « *Lumières* » ? Cette sortie hors des enceintes habituelles est bénéfique certes à tout un chacun, mais aussi aux idées philosophiques elles-mêmes qui s'enrichissent de l'échange avec le monde. En retour de sa sortie hors des murs étroits des spécialistes, la philosophie s'adapte au réel et à la collectivité des hommes.

Toute la question reste cependant de savoir si la réflexion philosophique touche un *demos* dont le désir est d'être vraiment éclairé ou si les pires tendances qui l'habitent ne finissent pas par corrompre une réflexion philosophique au point de la détourner de son exigence fondatrice de vérité. Transformer la réflexion philosophique en divertissement, qu'il soit de salon, d'alcôve ou de place publique, est peut-être le plus sur moyen de faire perdre à la pensée son caractère proprement philosophique. Quel est-il exactement ?

Au risque de se répéter, il faut y insister : précisément de n'avoir d'autre objet, d'autre finalité que de rechercher critique la vérité. Comme le rappelle justement Charles-Yves Zarka à propos de l'engouement apparent pour la philosophie, il existe au fond de tout philosophe véritable un désir, qui certes n'est pas limité aux seuls philosophes, mais qui chez eux prend une forme inquiète singulière dans la mesure où il possède son objet propre et sa raison d'être unique : la recherche de la vérité (Zarka, 2012). C'est là ce qui le distingue des sophistes dont les savoirs sont essentiellement mercenaires et visent la victoire d'une cause – qu'importe la valeur de cette dernière – grâce au verbe. C'est cette indépendance absolue qui fait que dans son essence l'activité philosophique est celle de l'exercice libre de la libre pensée. Ce souci insatisfait de vérité fait aussi que la réflexion philosophique a une autre visée que celle du plaisir mondain de la discussion. Non que ce plaisir soit méprisable en soi. Il peut même être reposant. Il reste cependant en deçà de l'exigence philosophique. L'échange civil, bavardage compris, permet de passer de bons moments et même de satisfaire le narcissisme de chacun. La « *pensée en commun* » permet aussi de vivre un agréable échange collectif, mais on est en droit de se demander s'il s'agit de philosophie véritable ou de simple échange convivial. Les instants privilégiés de convergence idéologique ne sont pas des critères d'activité philosophique.

Toute la question est de savoir si la « *méditation* » des grands textes, la réflexion lente et mille fois reprise sur la pensée des philosophes – exercices indispensables grâce auxquels se forme et s'exerce toute pensée philosophique réelle – peut être remplacée par du spectaculaire rhétorique plus ou moins chaotique qui relève plus du bavardage que de la pensée critique. La volonté de séduction du plus grand nombre ou l'habileté à exhiber quelques éclairs fugitifs de « *philosophie vivante sur l'Agora* » éloignent plutôt quelles ne rapprochent de la réflexion réelle. Au lent et nécessaire travail du concept se substitue l'effervescence facile de l'image et des affects. Contre l'interminable réflexion sur soi, les autres et le monde s'affirment les fulgurances du paraître.

Quant à l'« *échange* » on est en droit de se demander s'il ne relève pas de l'illusion plus que de l'enrichissement dialectique réel. La réflexion critique, nécessairement solitaire dans sa pratique ultime, n'a rien à voir avec les « *convivialités éphémères* », les « *échanges insolites* » ou les « *rencontres décalées* » qui exaltent bien plus le goût de l'émotion fusionnelle que celui de l'idéal émancipateur des Lumières. Il est intéressant de noter que, lors de ces moments « *grand public* », la critique contre le « *moralement* » ou le « *politiquement correct* » relève de la pensée politique la plus convenue et du consensus moral le plus rebattu. Quand le politiquement incorrect devient si correct qu'il est véhiculé par l'ensemble des médias, c'est que son pouvoir critique est depuis longtemps érodé. C'est que la médiatisation ne vise pas au vrai, mais à l'incitation à penser suivant tel ou tel modèle. Il ne s'agit pas de penser rationnellement mais d'asseoir affectivement l'opinion la plus consensuelle possible en rabotant les aspérités notionnelles qui pourraient nuire à la compréhension. Ce qu'on recherche en effet, ce n'est pas la pertinence de ce qu'on dit, comme dans un dialogue de type platonicien, mais soit l'équilibre d'une convergence idéologique liée au plaisir de se retrouver entre soi, soit l'imposition discrète de modèles intellectuels plutôt bien pensants que bien pensés. Autrement dit, on vise dans la rencontre l'image en reflet de nos propres opinions, surtout pas leur remise en question. Les grandes et petites messes idéologiques où se voient conviés de plus en plus souvent des « philosophes » ne visent pas à éclairer les participants ou

les spectateurs mais à fabriquer un sentiment unitaire autour d'un projet de société. Il est clair que les acteurs qui y participent abandonnent, en entrant dans ce que l'on doit appeler l'« arène aux vanités », tout espoir de prétention philosophique. On se plaît alors à rêver de quelque nouvel Antisthène, pris soudainement d'un besoin naturel, déféquant publiquement les fesses à l'air sur un plateau de télévision en réponse aux éloges lénifiants et unanimes de cette « Nature » qu'il convient de respecter, de préserver, de sauver et surtout de suivre en tout point sans se demander ce qu'elle représente ou ce qu'elle implique exactement.

IV. RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE.

L'antique distinction entre rhétorique sophistique et philosophie critique que Platon tentait justement d'imposer, et de maintenir contre Protagoras, se voit alors remise en question de manière radicale avec la meilleure conscience du monde. Jean-Paul Sartre pressentait qu'il existait une incompatibilité radicale entre le monde technologique moderne qui vise à faire l'économie du détour réflexif au profit de l'action, et la philosophie qui exige au contraire l'arrêt de l'action au profit du détour critique. En fait, il semble que cette incompatibilité soit, au-delà du modernisme, liée à l'orientation purement pragmatique qui marque l'activité intellectuelle.

L'orientation pragmatique de la philosophie dérivant en rhétorique sophistique conduit à faire qu'elle ne recherche plus ni le juste, ni le bien, ni le beau, ni le vrai, mais l'efficacité pratique dans l'art de convaincre. On poursuit d'autant moins la vérité qu'on voit dans cette dernière un leurre inaccessible qui ne peut que freiner la persuasion. Nier l'évidence pour se tirer d'un mauvais pas lors d'une lutte verbale n'a rien de moderne ni d'original. L'art rhétorique abouti en éristique relève de l'agilité technique dans le maniement des arguments, non de la recherche d'une quelconque vérité. L'éristique antique entraînait le futur orateur à passer de la thèse à l'antithèse en virtuose. Il s'agissait de démontrer une antithèse après avoir démontré, avec autant de conviction, la thèse. On retourne l'argumentation que l'on a précédemment développée en acrobate du verbe. Art de la parole grisant certes pour le débatteur sur ce nouveau champ de foire qu'est le tréteau médiatique, mais inquiétant pour la philosophie qui se transforme de manière insensible en sophistique !

On retrouve ici la technique antique des « discours opposés » dont parle Jacqueline de Romilly dans *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès* (De Romilly, 1988, p. 119). Il ne suffit pas de répondre à des arguments par d'autres arguments. Afin de défendre le pour et le contre, on peut aussi retourner l'argument adverse. Pour parvenir à cette adresse, il faut au départ bien maîtriser ce dernier. Quoi de mieux que de se mettre à la place de l'autre et de commencer par en développer les thèmes ? Autrement dit l'art du débatteur d'aujourd'hui rejoint celui des « antilogies » du sophiste antique. À toute thèse on peut opposer une antithèse ? La formation du futur vainqueur dans le débat « de bouche » consistera à apprendre à soutenir les deux points de vue contraires avec la même force de conviction. Ces tirades parallèles que Thucydide appelle « antilogies », ou « discours doubles » consistent à défendre successivement divers points de vue divergents, faire l'éloge puis le blâme d'une même cause, accuser et défendre.

Comment ne pas voir dans ce glissement de la philosophie à la sophistique, la perte de l'horizon philosophique lui-même. Certes, comme le voulait Platon, le philosophe se doit de s'intéresser aux mots et, de ce point de vue le *philosophos* est d'abord *philologos*, mais ceci dans le seul but d'en dépasser l'usage, non pour se complaire dans un jeu stérile de vocabulaire ou d'influence. En opérant un retour purement rhétorique on risque fort de passer de l'*exercice spirituel* sur le rôle et les limites du langage à la seule mise en pratique efficace de ce dernier dans l'art d'emporter la conviction. L'agilité technique se substitue au détour réflexif. L'art d'user des mots en vue de persuader remplace celui de s'en servir comme

simple outil dans la recherche de la vérité. Comme il ne s'agit plus de réfléchir mais de vaincre, l'attention se déporte de l'objet étudié vers sa présentation. L'« *image* » et le « *ressenti* » tiennent lieu de réalité objective. L'urgence de confondre l'adversaire rend intolérant et l'injustice finit par affleurer sous l'artifice de la construction argumentative. Dans le *Sophiste* de Platon, l'Étranger d'Élée, souligne les traits négatifs du sophiste : « *Chasseur salarié d'une jeunesse riche [...], trafiquant des connaissances qui se rapportent à l'âme [...], marchant en détails, eu égard à ces mêmes articles [...], athlète en paroles qui s'est réservé pour lui l'art de la dispute (231 d) [...], imitateur du savant [...], illusionniste (268 c-d) ».* Comment confondre cette ferveur pour la dispute qui n'est qu'une « *ignorance prenant les apparences du savoir pour mieux profiter de celle d'autrui* » (216 c) avec la philosophie ?

Il est manifeste que ces diverses dérives, qui inquiétaient déjà Isocrate en son temps, et beaucoup d'Athéniens avec lui (de Romilly, 1965), se voient décuplées aujourd'hui grâce aux moyens nouveaux de communication, continus, quasi instantanés, répétitifs, insistants, omniprésents et affectivement orientés par des « *spécialistes de la communication* » dont le but affiché est l'*efficacité* dans la transmission du message en vue d'infléchir des comportements et non la *vérité* de son contenu. Les sondages ne sont-ils pas désormais, au même titre que la publicité traditionnelle, des outils de manipulation de l'opinion ? Il s'agit de modeler les conduites, non d'en analyser la pertinence ou la valeur.

V. TROIS DÉRIVES.

Lorsque les philosophes jouent ce genre de jeu qui consiste à confondre éristique, séduction et manipulation avec leur discipline, on est en droit de se demander s'ils ne sont pas en train de se couper de la finalité constitutive de l'activité philosophique qui est de comprendre ce que l'on dit. Le résultat quant au désaveu de la philosophie dans l'opinion risque en effet, à plus ou moins long terme, d'être le même que celui de la rhétorique, en plus rapide peut-être vu la vitesse à laquelle naissent et passent les modes intellectuelles. Le crédit de la philosophie, assimilée à l'art de communiquer habilement, peut s'effondrer comme s'est écroulée l'*éristique* de l'école de Mégare dans l'Antiquité. Cette recherche, au départ pertinente, sur le langage était apparue assez rapidement comme une activité stérile, vaine et finalement ennuyeuse. L'abus insolent de procédés rhétoriques a entraîné le discrédit de la philosophie dans l'esprit du public. Par contre coup, c'est l'ensemble des activités intellectuelles qui se virent affectées par une méfiance générale. Il est probable que l'effort de Platon pour se démarquer des sophistes et couper la réflexion philosophique de l'éristique repose sur cet amalgame savamment entretenu par ceux qu'il met en scène dans ses dialogues, tels Calliclès, Gorgias ou Protagoras.

Aujourd'hui, les émissions politiques les mieux conduites, que ce soit en radio ou en télévision, n'apparaissent plus que pour ce qu'elles sont véritablement : des outils médiatiques prescripteurs d'opinions. Quant à la vérité statistique des enquêtes d'opinion, il y a longtemps qu'elles exigeraient des enquêtes objectives. Qui se fie encore aux résultats des sondages pour se faire sa « *propre idée* » alors qu'ils ne sont publiés que dans le but d'en infléchir l'orientation ? La dérive actuelle des bateleurs de la pensée surmédiatisée semble désormais atteindre négativement l'ensemble de la philosophie de la même manière qu'elle a touché de plein fouet les « sciences de la communication » il y a quelques années.

La philosophie, dans sa quête de vérité, ne consiste pourtant pas à prétendre débattre de tout sans être capable de juger de rien. C'est pourtant ce que l'on semble attendre désormais des « *philosophes invités* » qui encombrant les plateaux de télévision. Sophistes détenteurs, comme le célèbre Hippias, d'un savoir universel, ils seraient capables de traiter tous les sujets en ne possédant de compétence dans aucun. Nous sommes désormais à l'heure des sophistes dont l'aplomb est en réalité inversement proportionnel au savoir, qui vont de colloques sur

l'avenir de la planète en émissions sur la cuisine ou la mode, discourant interminablement à propos de domaines dont ils ignorent à peu près tout. En soi, le fait ne serait pas très grave. Noyés dans la masse du mensonge organisé et de l'à-peu-près, ils se fondent dans l'« insignifance » généralisée dont parle Jean-Louis Harouel. Le plus inquiétant pour la philosophie est qu'ils se réclament de Socrate, d'Occam ou de Montaigne, dont la seule certitude était qu'ils n'étaient certains de rien, voire de Nietzsche qui fut toujours distant à l'égard des idoles, fausses ou vraies. Ce faisant le pseudo-philosophe se fait, à l'image du spécialiste de ces nouvelles écoles sophistiques que sont les sciences de la communication, indifférent aux valeurs, factotum des pouvoirs aussi bien que des contre pouvoirs. Son rôle est celui de « *bonne à tout faire* » de l'idéologie dominante, à l'image des ateliers dits « *à visée philosophique* » mis en place dans l'école primaire qui relèvent d'une récupération sociétale en forme de tromperie intellectuelle et non de réflexion philosophique.

Si la philosophie est en crise, comme on dit, c'est peut-être que nombre de ceux qui s'en réclament, en la trahissant dans son essence même, lui font perdre toute pertinence réelle. Le phénomène, encore une fois, n'est pas nouveau. Husserl voyait qu'au lieu de divergences théoriques, dont l'antagonisme critique même démontre la solidarité interne ainsi que l'espérance commune en une vérité universelle possible, nous avons des semblants d'exposés, des réflexions avortées, des fausses réfutations qui confondent allègrement esprit critique et esprit de critique. L'imposture tient lieu de vérité, la polémique de dialogue, le moralisme mou de réflexion éthique. Quant des bateleurs de foire se donnent des allures de raisonneurs, on peut à bon droit parler de « *pensée flasque* », de « *conformisme* » et de « *narcissisme* », comme des trois dérives majeures de la philosophie (Perrier, 2013). L'exigence de rigueur, l'esprit critique et la tension vers l'universel laissent la place à platitude de ceux qui, comme l'écrit justement Adorno, « *se promènent comme des enseignes publicitaires d'eux-mêmes* » (Adorno, 2003)

Suivant la tradition, la critique philosophique réelle vise en effet l'obtention de résultats objectivement valables, capables de résister à toute critique ultérieure et non un semblant de victoire dans un échange verbal destiné à amuser un public friand de controverses ou à apaiser les tensions sociales. Le travail philosophique, en dépit de son manque apparent de sérieux – n'est-il pas dénoncé depuis toujours comme inutile, déconnecté du réel ? – demande une vigilance de tous les instants. Il ne faut en effet jamais perdre de vue les justifications rationnelles diverses de ce que chacun propose comme argument. Quand bien même on aboutirait, comme dans les dialogues socratiques, à une aporie déstabilisante pour l'esprit en quête de certitude, à tout prendre, cette issue aporétique est préférable au sommeil dogmatique de l'opinion. De plus, comment une recherche en forme de collaboration véritable serait-elle possible quand il manque l'intention de penser ensemble, c'est-à-dire lorsque le désir de paraître tient lieu de volonté de comprendre ? Ceux qui ont été sensibles à la vanité des rassemblements de spécialistes ont pu le constater : dans les congrès ou les colloques touchant leur propre discipline, le plus souvent, les philosophes se rencontrent, non les philosophies ! Quel échange peut bien naître d'un lieu où chacun dispose de vingt minutes d'exposé ? Comment ne pas s'en tenir au brillant lorsque le but de la participation est seulement d'obtenir une reconnaissance institutionnelle, une promotion personnelle, une publication dans une revue « *à comité de lecture* » ou, plus simplement encore, une modeste subvention pour un laboratoire de recherche. Le plus intéressant dans les colloques se passe dans la marge des communications officielles.

Le déficit de pensée philosophique se traduit alors par une multiplication d'écrits où les emprunts rhétoriques, les effets de manche, les néologismes clinquants remplacent la radicalité et la rigueur de pensée. Ce qui se présente souvent sous les vocables de « *post modernité* », de « *différance* » ou de « *care* » est la manifestation la plus criante de cette dissémination du sens où la formule provocatrice, plus ou moins brillamment ciselée, tient

lieu de concept critique. À y regarder de près, en tant que « *production du différer, au double sens de ce mot* » (Jacques Derrida, 1967), c'est-à-dire comme « *processus dynamique qui est à l'origine des différences* », on est en droit de se demander si le concept de « *différance* » n'est pas si éloigné de la *vertu dormitive* de l'opium dont se moquait Molière. Dans la même veine, on peut s'interroger : ce qu'ajoute le « *care* » aux idées classiques de compassion, de soin, d'attention à autrui, de pitié, de bienveillance, de prévenance, de sollicitude, de commisération, voire d'amour, paraît seulement réunir dans une notion équivoque des éléments pas toujours compatibles. Quant à la « *post modernité* », son destin était d'être dépassée avant même que d'apparaître, comme l'indique assez sa signification même. Dans le cas de la séduction, comme dans celui de la manipulation ou de l'autopromotion, il ne s'agit pas de penser, autrement dit d'avancer en trébuchant, mais de bien montrer que l'on pense, ce qui conduit inévitablement à ne plus penser. Tenter un coup de bluff n'est pas « *philosopher* ». Épicure, comparant le domaine de la philosophie à celui de la santé, nous invitait pourtant à ne pas prendre l'apparence pour la réalité : « *Il ne faut pas se donner l'air de philosopher, mais philosopher réellement. Nous avons en effet besoin, non pas de paraître en bonne santé, mais de l'être véritablement* » (*Sentences vaticanes*, 54).

Une dernière remarque en guise de conclusion à propos de l'emploi dégradé de l'adjectif « *phénoménologique* ». L'exigence première de la phénoménologie husserlienne, selon laquelle la philosophie devrait viser à rien moins que se constituer en « *science rigoureuse, autonome, réalisée en vertu d'évidences dernières et trouvant dans ces évidences sa justification absolue* » (Husserl, 1957, §2, p. 5), bascule souvent, dans l'usage courant, en vague impressionnisme conceptuel permettant toutes les approximations. Il ne s'agit plus de « *réduire à l'essence* » ce que l'on pense, de « *ramener telle idée à ce sans quoi elle ne serait plus telle* » suivant le vœu de Husserl et avec lui celui d'une tradition philosophique qui, en réalité, va de Platon à Alain en passant par Descartes, Kant, Hegel ou Nietzsche mais de bidouiller vaguement quelques constructions imprécises, le plus souvent mercantiles, baptisées pompeusement « *phénoménologiques* » et de faire passer cette fausse monnaie pour argent authentique. Le philosophe « *à la mode* » rejoint alors le philosophe « *pressé* » et le philosophe « *de service* ». En dépit des apparences, dans ces trois cas de figure, on est loin de « *l'esprit de paradoxe* » que proposait Diderot ou le « *l'inquiétude radicale* » dont parlait Locke comme signes patents d'activité philosophique. L'originalité à tout prix n'est pas le symptôme d'une pensée profonde, pas plus que l'allure enténébrée, l'agitation vibrionnante ou l'activisme spectaculaire ne sont les signes d'activité conceptuelle intense. L'imposture est patente dans le fait que la philosophie se voit radicalement subvertie dans sa finalité même : loin provoquer l'inquiétude, le trouble, comme la célèbre « *torpille* » socratique, et ainsi d'inviter chacun à réfléchir en déstabilisant les bases des certitudes les mieux assises, elle n'est *convoquée*, comme on dit, que pour mieux endormir l'opinion dans la ouate d'une pensée mollassonne destinée à asseoir toujours plus solidement les préjugés, même, et peut-être surtout lorsqu'elle prend l'allure télégénique en apparence la plus rebelle.

À la question provocatrice que posait Jean François Revel « *Pourquoi les philosophes ?* », il est possible d'apporter, presque soixante dix ans plus tard, la même réponse que celle qu'il donnait en conclusion de son bref ouvrage : « *À quoi bon, en effet, des philosophes ? Où du moins "ces" philosophes, si leur philosophie est devenue le contraire de la philosophie, si la discipline de libération par excellence a peu à peu dégénéré en cette litanie béate de formules venues de tous les étages du temps et de tous les coins de l'espace, et si la prétendue école de la rigueur n'est plus que le refuge de la paresse intellectuelle et de la lâcheté morale ?* »

(Revel, 1957, p. 182). Lorsqu'on commence à chercher dans la philosophie autre chose que la connaissance rationnelle vraie, la seule qui libère véritablement, comme par exemple la gloire, la fortune, la célébrité, la réussite, le pouvoir, entre autres bénéfiques douteux, on oublie « *que notre plus grande perfection reste de connaître la vérité quoiqu'elle soit parfois à notre désavantage* » et « *on se repaît des fausses imaginations* », autrement dit on se trompe soi-même et on trompe les autres, imposture que dénonçait déjà Descartes dans sa lettre justement célèbre à Élisabeth du 6 octobre 1645.

Bibliographie

- ADORNO Theodor (2003), « De la personnalité » in *Modèles critiques*, Paris, Payot.
- BENDA Julien (1927), *La trahison des clercs*, Paris, Grasset.
- BOURDIEU Pierre (1984), *Questions de sociologie*, Paris, Minuit.
- DESCARTES René (1963-1973) *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier.
- DERRIDA Jacques (1967), *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
- ENTHOVEN Raphaël (2011), *Le philosophe de service et autres textes*, Paris, Gallimard.
- ÉPICURE (2011), *Lettres, maximes et autres textes*, Paris, GF Flammarion.
- GUILLOUX Louis (1935), *Le Sang Noir*, Paris, Gallimard.
- HAROUËL Jean-Louis (1994), *Culture et contre-cultures*, Paris, PUF.
- HUSSERL Edmund (1957), *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin, (1^e éd. allemande, 1929).
- JOLIBERT Bernard (2013), « Philosophie et Représentations du monde ; à propos d'un emploi affaibli du mot : philosophie », in *Le Philosophoire*, n° 40, Automne 2013, pp. 25-46.
- LÉVINE Jacques et alii (2014), *L'enfant philosophe avenir de l'humanité ?*, Paris, ESF.
- MALLARMÉ Stéphane (1945), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.
- MEHL Édouard (2014) « Descartes et l'égalité des esprits » in *L'enseignement philosophique*, décembre 2013 - février 2014, p. 23.
- MERLEAU-PONTY Maurice (1960), *Éloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard.
- MILNER Jean-Claude (1984), *De L'école*, Paris, Seuil.
- NIZAN Paul (1932), *Les Chiens de garde*, Paris, Maspero.
- PERRIER Simon (2013), « Du narcissisme comme pédagogie » in *L'enseignement philosophique*, sept. 2013.
- PLATON (1950), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.
- REVEL Jean-François (1957), *Pourquoi les philosophes ?*, Paris, Julliard.
- DE ROMILLY Jacqueline (1965), *Les Sophistes de l'Antiquité*, Paris, Gallimard.
- DE ROMILLY Jacqueline (1988), *Les Grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris, De Fallois.
- RUSSEL Bertrand (1971), *Science et religion*, Paris, Gallimard, (1^e éd. anglaise, 1968).
- VERNANT Jean-Pierre (1965), *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspero.
- ZARCA Yves-Charles (2012), « Le populisme et la démocratie » in *Cités*, n° 49.